

Regards croisés sur l'animation en Belgique et au Sénégal 2022-2023



Production

Frères des Hommes, avec le soutien de la Fédération Wallonie Bruxelles International (WBI), Direction Générale de Coopération et d'Aide Humanitaire (DGD) et Communauté Française (Éducation Permanente)

Élaboré par

Catherine Verstraeten, Milena Merlino, Angélique Bert et Cecilia Díaz

Images

Sapho Derop, FDH

Mise en page

Antonio de la Fuente

Contributions

Bigué Ndao, Merveille Furaha et Pierre Wiertz



Introduction

Frères des Hommes (FDH), en Belgique, et Concept, au Sénégal, sont deux organisations qui pratiquent l'éducation populaire depuis des années. Leurs publics sont principalement des personnes socialement et/ou économiquement précarisées ou défavorisées. Ces deux associations prônent une citoyenneté mondiale et solidaire afin de construire des sociétés meilleures, plus justes et plus inclusives.

La relation de partenariat entre FDH et Concept a favorisé l'élaboration d'une proposition d'action d'éducation à la citoyenneté à partir des «formations et regards croisés» comprenant la réalisation de séances d'animation à Dakar et à Bruxelles. WBI (Wallonie-Bruxelles International) a facilité la mise en place de cette formation en la cofinçant. La formation a alors démarré en novembre de l'année 2021 et s'est terminée en janvier 2023.

Ces regards croisés sont nés de la conviction partagée par FDH et Concept quant à l'importance de l'échange de connaissances, réflexions et pratiques en éducation. Et même si les conceptions du monde peuvent être très différentes, la confrontation de celles-ci est capitale et

positive car elle nous amène à déconstruire les stéréotypes du Nord à l'égard du Sud et inversement, facilitant ainsi l'émergence d'une solidarité mondiale. L'un des points essentiels de cette formation croisée consiste à mettre en évidence la dimension internationale présente dans nos sociétés actuelles et à démontrer l'inégalité, mais aussi l'interdépendance entre le Nord et le Sud.

Les nouvelles connaissances et compétences ainsi acquises par les publics spécifiques de chaque organisation renforceront leur rôle d'acteurs dynamiques au sein de leur société. Cela leur permettra d'agir davantage en faveur d'un développement durable pour tous et du «Bien-Vivre» pour chaque individu. Plus précisément, les résultats espérés à la fin de cette expérience de formation croisée sont que les femmes et les hommes des groupes d'alphabétisation à Bruxelles et les jeunes apprenant(e)s de Dakar participent à la construction d'une citoyenneté mondiale qui soit respectueuse des différences, mais qui partage des valeurs d'égalité (genre, groupes sociaux) et de solidarité (rapport Nord/Sud, générationnel).

Partie I. L'échange «formation Nord/Sud» croisée

1. Les partenaires initiateurs de ce «pont» entre le Nord et le Sud

En Belgique : Frères des Hommes (FDH) est une ONG de coopération au développement qui, depuis 1965, travaille à la construction de sociétés justes et équitables en s'attaquant aux causes de la pauvreté et de la fragilité démocratique, en promouvant la participation démocratique et en soutenant des activités génératrices de revenus et respectueuses de l'environnement. Au Sud de la planète, FDH travaille en partenariat avec des organisations qui construisent leur avenir ; au Nord, l'association contribue au changement de mentalités face aux problèmes du Sud (www.freresdeshommes.org).

Pour FDH, l'objectif des activités d'éducation à la **citoyenneté mondiale et au développement** (ECMS) est de permettre au public belge de mieux comprendre les réalités plurielles des pays dits en développement, les interdépendances entre ceux-ci et les pays dits développés et ce, afin que ce public-cible puisse adopter de nouvelles valeurs et changer de comportement en vue de bâtir un monde plus juste et solidaire.

En tant qu'ONG de développement, FDH s'inscrit dans une perspective d'égalité et de progrès social. Pour ce faire, elle a pour objectif, au sein de groupes d'adultes en Belgique, de favoriser une prise de conscience des réalités de la société et d'amener ces personnes à participer activement à la vie sociale. Dans ce cadre, l'association aborde les questions sur les relations inégalitaires entre le Nord et le Sud directement avec un public stigmatisé par l'exclusion, en l'occurrence les groupes d'alphabétisation ou de niveau plus

avancé, « Français Langue Etrangère (FLE) ». Pour y parvenir, FDH travaille en partenariat avec des associations bruxelloises qui organisent des formations pour l'apprentissage du français.

Renforcer progressivement le rôle de citoyennes et citoyens actifs dans leur vie et leur environnement, comprendre qu'on peut agir sur les inégalités au Nord ou au Sud de la planète, se sentir acteur ou actrice du monde, découvrir et utiliser son pouvoir personnel pour transformer la société : tels sont les objectifs poursuivis dans le cadre du travail réalisé par FDH avec ces groupes. Nous mettons en évidence *«le fait que nous tous faisons partie d'un ensemble plus large et que lorsqu'un élément bouge, tout bouge. Chacun de nous a donc une responsabilité à l'égard de notre environnement immédiat, mais aussi à l'échelle mondiale»*.

Des thématiques reflétant les enjeux actuels

L'une des thématiques récurrentes abordées lors des animations est celle de la consommation responsable car elle est présente dans la vie de tous les jours. Elle comporte, en outre, une dimension internationale et elle peut amener les groupes à changer de comportement. Nous nous penchons sur la question de la production au Nord et au Sud, les conditions de vie de ceux et celles qui produisent, la propriété des moyens de production, etc. Et nous examinons aussi le rôle des consommateurs : privilégier les circuits courts, le commerce équitable, choisir des légumes et fruits de saison. Tous ces sujets sont au programme du module proposé par FDH. Au-delà des choix du consommateur, la discussion s'étend aussi à la participation citoyenne en général et au rôle de la femme. Nous partons du vécu et des intérêts du public en question pour arriver à dépasser la sphère familiale ou locale et exercer une

influence sur le monde. Afin d'y parvenir, il faut un espace sécurisé conférant de l'assurance à ce public en langues nationales.

Etant donné que FDH soutient des actions de partenaires locaux en Afrique et en Amérique latine, l'association invite ou/et profite du passage de certains d'entre eux en

Belgique afin qu'ils interviennent dans les formations dans la mesure où cela constitue une porte ouverte sur les diverses réalités de notre planète.

Ecoute attentive, écoute active et animation participative

L'animatrice de FDH doit avant tout savoir écouter et ne pas juger les participant(e)s à partir des valeurs véhiculées au sein de la société belge. Parfois, les sujets abordés peuvent être douloureux, ce qui exige beaucoup de compréhension de la part de chaque membre d'un groupe. Il est alors important de créer un espace d'expression sûr afin que chacune et chacun se sente à l'aise et en sécurité.

Avoir une vision claire de la place de chaque participant(e) et des valeurs qui lui sont propres permet d'entrer dans un processus d'écoute active et de rebondir par la suite sur ce qui a été exprimé dans le groupe. Et l'écoute, pour celui/elle qui en bénéficie, est un ingrédient indispensable à la confiance en soi.



L'éducation populaire est à la base du travail de FDH. Les personnes participantes ne sont peut-être pas scolarisées, mais elles en savent autant que d'autres et contribuent au savoir général du groupe, y compris celui de l'animatrice ou de l'animateur. Le rôle d'animatrice consiste alors à apporter des

éléments théoriques, créer un cadre sécurisant et alimenter les discussions avec des données qui permettront aux participant(e)s de faire le lien entre ce qu'elles/ils ont vécu et connu dans leur vie et la situation globale de la société.

C'est par ce type de démarche que FDH se propose de contribuer au développement d'une citoyenneté active et critique. Il s'agit de pouvoir débattre de ces thèmes qui font l'enjeu de demain : le développement durable, les inégalités Nord/Sud.

Le cheminement est long avant d'atteindre l'ambitieux objectif d'intégrer la sphère décisionnelle. Mais chaque manifestation du propre pouvoir de chacune ou chacun à travers le quotidien est un pas de plus vers une citoyenneté active.

Au Sénégal : Concept a été créé en 1996 afin de soutenir les artisans tout au long de l'exercice de leur métier. L'association s'investit aujourd'hui dans le respect des droits économiques, sociaux et culturels des populations les plus vulnérables, principalement les jeunes habitant dans

des zones défavorisées. De façon plus large, l'ONG sénégalaise intervient dans le domaine de l'éducation, de la formation, de l'emploi des jeunes et de l'appui au secteur de l'artisanat et à la citoyenneté dans les régions de Dakar, Thiès, Saint-Louis, Louga, Kaffrine et Fatick.

L'action spécifique développée par Concept dans les «Parcelles Assainies» - l'un des quatre arrondissements du département de Dakar, capitale du pays - consiste à former des jeunes de cet arrondissement afin de faciliter leur autonomisation économique, politique et sociale, ainsi qu'accompagner la création d'emplois décents pouvant s'inscrire dans la durée.

«Parcelles Assainies» constitue un espace très hétérogène en termes de composition ethnique et socioprofessionnelle et demeure un quartier populaire d'habitat très concentré, ne comptant que peu ou pas d'industries ou de grosses entreprises pourvoyeuses d'emploi. L'ensemble des activités économiques s'y concentrent sur les commerces et télé-services, l'artisanat (métallurgie, habillement, bijouterie...) et l'agroalimentaire.

Des actions concrètes

Entretien des liens depuis de nombreuses années avec le secteur de l'artisanat, Concept forme des maîtres-artisans qui, à leur tour, initient à un métier des jeunes des «Parcelles Assainies» en décrochage scolaire. Afin que ces derniers puissent assurer une gestion adéquate de leurs futures activités professionnelles, Concept leur dispense au préalable des cours d'alphabétisation. Les filières professionnelles pour l'ensemble des jeunes ainsi formés concernent plusieurs secteurs parmi lesquels la mécanique, la restauration et la pâtisserie, la couture et les arts. Enfin, Concept portant une attention particulière à la situation des femmes, il s'est fixé pour objectif que ces dernières constituent au minimum 50% de son public formé.

Concept accompagne aussi les jeunes dans leur parcours d'agents de développement local en les encourageant à mettre en place des activités qui améliorent la vie collective des quartiers ciblés à Dakar. C'est ainsi que ces jeunes deviennent des acteurs bénéfiques pour l'ensemble de leur communauté. Parmi ces actions figurent, par exemple, la distribution d'aliments pour des personnes dans le besoin, le ramassage des ordures dans les quartiers populaires, la réparation de bâtiments scolaires et beaucoup d'autres activités solidaires. De cette manière, toute la population des quartiers concernés bénéficie également de retombées indirectes.

Si l'action de Concept contribue ainsi à donner des outils aux jeunes sénégalais afin qu'ils se forment un avenir, elle leur inculque également un sens de la citoyenneté et les pousse à devenir des acteurs de développement pour l'ensemble de leur communauté.

2. Le «pont» Sud/Nord est établi

Au Sénégal

Du 9 au 13 mai, deux animatrices de FDH - Angélique Bert et Catherine Verstraeten - ont dispensé un module d'animation à Dakar à une trentaine de jeunes, filles et garçons confondus, ayant des situations professionnelles et familiales diverses. Des animateurs, des facilitateurs et des responsables de Concept y ont participé activement afin de soutenir le travail des animatrices belges.

Le module, conçu par FDH et réélaboré à partir de conseils de Concept, était pensé pour avancer progressivement depuis la présentation de chaque participant jusqu'à l'élaboration de projets de développement local à mettre en place par les jeunes participants. Comme FDH le fait habituellement, les deux animatrices de l'association ont utilisé différentes



méthodologies qui facilitent des échanges enrichissants. C'est ainsi que nous avons travaillé sur base d'une alternance entre jeux et instances de discussions théoriques, le tout rythmé par des moments de décompression, avec des chants, des danses et des rires.

Premier jour

Le jeu pédagogique «salutations du monde» a permis au groupe de mettre en évidence la diversité culturelle des êtres humains, offrant ainsi la possibilité de travailler à la déconstruction des préjugés et au développement d'une plus large tolérance. Un deuxième jeu («jeu des prénoms») a encouragé l'expression de chaque participant, tout en stimulant l'écoute de l'autre. De plus, il a amené à réfléchir aux liens entre l'histoire familiale et l'histoire du pays, en faisant aussi référence au Monument de la Renaissance Africaine¹, tourné vers l'avenir tout en n'oubliant pas ses racines.

Deuxième jour

A partir de la présentation de FDH, ainsi que de son partenariat avec Concept, nous avons abordé le thème de la coopération internationale, depuis ses origines jusqu'à

aujourd'hui, en passant par ses objectifs explicites et ses intentions moins visibles. Le but était d'amener les jeunes à avoir une réflexion critique sur ce que l'on reçoit et pourquoi. Nous nous sommes également penchés sur les relations inégales sur le plan mondial. A cette fin, nous avons eu recours au jeu des chaises. Une fois celui-ci terminé, les jeunes ont fait état de leur déception à l'égard de l'Europe et de leur admiration vis-à-vis de celui qu'on appelle «le grand frère» : la Chine. Cette journée a été riche en échanges et réflexions sur le type de développement que l'on souhaite mettre en place.

Troisième jour

Nous avons démarré avec le jeu des marches afin d'aborder les inégalités à partir de sujets tels que l'accès à l'alimentation, l'éducation, la santé. Cela permettait d'ouvrir la discussion sur les inégalités mondiales ainsi que celles existant à l'intérieur de chaque pays. Nous avons évoqué ensuite la mondialisation et l'interdépendance des acteurs, ce qui a permis de parler des enjeux sociaux et environnementaux. L'espace ainsi créé était propice pour aborder les alternatives au modèle actuel comme, par exemple, la

¹ Le Monument de la Renaissance Africaine représentant un couple avec son enfant dressé vers

le ciel est une sculpture réalisée par Virgil Magherusan ; il est situé à Ouakam, l'une des communes d'arrondissement de Dakar.

promotion de la production locale et le circuit court. Les jeunes sénégalais ont contribué à la discussion en apportant des cas spécifiques de leur réalité pour illustrer ces sujets.

Quatrième jour

La journée a débuté avec une question que nous avons posée : «*Pour arriver à un meilleur développement, de quoi le Sénégal aurait-il besoin, selon vous, ou que doit-il changer ?*». Les sujets évoqués par les jeunes étaient parlants : *autonomie monétaire, propreté, aide aux pauvres de la part des riches, amélioration de la santé, autonomisation des matières premières, arrêt du chômage, utilisation de la langue locale, diminution des loyers, changement de mentalité, bonne gouvernance, arrêt de la corruption, insécurité, banditisme*, sans oublier diverses recommandations telles que *ne pas dépendre de l'extérieur, améliorer l'éducation et diminuer l'analphabétisme, stimuler la solidarité et le respect, créer des entreprises, encourager l'unité du Sénégal, améliorer l'écoute de la part du gouvernement, promouvoir la consommation locale et une bonne communication*.

Afin de pouvoir travailler autour des objectifs du développement durable (ODD de l'ONU), cinq groupes se sont constitués et chacun a choisi un ODD. Les jeunes ont réfléchi aux manières concrètes de l'atteindre. Une consigne leur était donnée : les activités proposées pour atteindre l'ODD doivent être financables et réalisables, à leur niveau.

Les cinq ODD choisis étaient les suivants : éducation de qualité, bonne santé et bien-

En Belgique

Le programme d'animations en Belgique a aussi été conçu par Concept et FDH. Il était prévu également que deux animateurs/trices sénégalais/es le mettent en place à Bruxelles. Malheureusement, nous n'avons pu accueillir que Bigué Ndao, membre de Concept. La deuxième personne invitée n'a pas reçu son visa.

être, eau propre/assainissement, travail décent et croissance économique ainsi qu'égalité entre les sexes.

Cinquième jour

La rencontre du jour a été consacrée à la finalisation des projets de développement. Les cinq projets liés aux ODD proposaient des stratégies semblables : commencer par une sensibilisation, venait ensuite l'organisation de la société civile pour mener à bien le projet, en passant par des plaidoyers destinés aux autorités locales et la promotion du projet auprès de la population, entre autres.

Les cinq groupes ont relevé deux particularités culturelles à travailler lors de la mise en place des projets : il faudrait resituer le rôle de la femme dans la société sénégalaise afin de garantir davantage sa participation aux décisions concernant la collectivité. La deuxième thématique portait sur le don de sang, sujet lié à la santé et qui reste très difficile à aborder au Sénégal.

Au moment de l'évaluation, une phrase est ressortie : «*Nous n'avons pas perdu notre temps*». Les jeunes étaient contents d'avoir pu discuter de sujets de société très actuels et d'avoir acquis de nouvelles connaissances afin de mieux comprendre les enjeux et trouver des solutions. Pour ce qui était de la mixité des jeunes (femmes et hommes, avec des trajectoires diverses), elles/ils se sont exprimés ainsi : «*Nous avons également des représentations relatives à certains jeunes et cette formation nous a permis de mieux nous connaître et de créer des liens entre nous pour construire un Sénégal plus juste*». Bigué a, par conséquent, dû assurer les animations seule, avec le soutien d'une animatrice de FDH.

Les séances ont été organisées pour un public en alphabétisation dans deux associations, Le Figuier et Le Collectif



Alpha, avec lesquelles FDH travaille en partenariat depuis quelques années déjà. Trois groupes d'apprenant(e)s étaient concernés, chacun avec un niveau de maîtrise du français très différent.

Les associations alpha, partenaires de FDH en Belgique

Le Figuier

Basé au cœur de Schaerbeek, le Service d'Actions Sociales Le Figuier offre des permanences psycho-sociales et des conseils juridiques à tout public. Il œuvre à l'émancipation et à l'épanouissement des personnes sans distinction de classe, de genre, de nationalité, d'opinions philosophiques et/ou religieuses. C'est pourquoi, il organise également des cours d'alphabétisation, de FLE (Français Langue Etrangère) et des animations citoyennes. C'est dans le cadre de ce dernier type d'activité que Bigué est intervenue. Le groupe était principalement composé de femmes adultes d'origine nord-africaine avec un niveau de maîtrise du français assez faible.

Collectif Alpha à St Gilles

Le Collectif Alpha organise depuis plus de 40 ans des cours d'alphabétisation pour adultes, hommes et femmes à partir de 18 ans et de toutes nationalités. L'association propose également de nombreuses activités qui visent à mieux comprendre le monde, y agir et l'améliorer. C'est dans ce cadre que Bigué est venue animer deux groupes mixtes, femmes et hommes, de différents âges et niveaux de maîtrise de français. Le premier était composé de femmes et d'hommes adultes de diverses nationalités et avec une assez bonne compréhension du français. Le deuxième était aussi un groupe mixte dont le niveau de maîtrise du français était plus élevé.

Les animations se sont déroulées chaque fois sur une demi-journée pour chaque groupe. A la différence des séances organisées à Dakar par FDH, l'objectif à Bruxelles était principalement de travailler autour de la participation – notamment des femmes - aux collectivités, en partant de l'expérience de Concept dans des quartiers défavorisés de Dakar.

Suivant les principes de l'éducation participative, Bigué a adapté la

présentation de son expérience en participation citoyenne aux caractéristiques de chaque groupe. En général, elle a abordé l'importance de l'alphabétisation, ici et là-bas, pour contribuer à la participation des femmes aux décisions collectives. Elle a insisté sur les atouts et les qualités que les femmes possèdent pour mener des changements positifs autour d'elles au niveau familial, mais aussi au niveau du quartier, et de manière plus globale, au niveau national. A partir de l'expérience des jeunes (femmes et hommes) des quartiers populaires à Dakar, Bigué a illustré ce que l'on peut faire grâce à un travail collectif. Elle a parlé de la difficulté réelle à faire émerger les qualités, les compétences des femmes mais, à l'aide de supports – photos, enregistrements -, elle a montré des exemples d'actions collectives. Par exemple, elle a évoqué la réalisation, étape par étape, d'une fresque sur la thématique de la place de la femme dans la société sénégalaise ou de l'émergence de coopératives créées par des femmes sénégalaises.

Elle a également expliqué que le travail réalisé au Sénégal est aussi possible grâce à la coopération avec FDH.

Dans le cadre de ces animations, les participant(e)s, encouragé(e)s et rassuré(e)s, ont osé s'exprimer ainsi : *«Quand on ne sait pas lire et écrire, on reçoit le mépris, le manque de respect, le jugement des autres. On n'est pas considérée et on manque de confiance en soi»* .

«Si tu ne sais pas lire et écrire, tu es dans le noir».

«C'est la clé du monde».

«On se sent lourd. Savoir lire et écrire, c'est comme un bagage que l'on dépose».

«Cela donne du pouvoir sur sa vie».

«Cela nous aide à résoudre les problèmes du quotidien»

«Cela facilite les relations familiales car les enfants sont, eux, alphabétisés et souvent le père également».

«J'ai arrêté de travailler pour étudier et suivre les cours d'alphabétisation car je ne

savais même pas remplir un dossier avant».

Ainsi, plusieurs femmes ont exprimé leurs difficultés de communication avec leurs enfants et leur sentiment d'exclusion de la sphère familiale.

L'alphabétisation est donc la base pour accéder à plus d'influence sur son environnement car plus les apprenant(e)s sont alphabétisé(e)s, plus ils/elles sortent de chez eux/elles et dépassent la sphère familiale. En effet, l'alphabétisation est aussi importante à l'intérieur de la famille que pour obtenir un travail et, enfin, pour pouvoir intervenir dans la sphère communautaire (quartier, école des enfants, centres culturels...).

A partir des interventions de Bigué, un autre débat a émergé : les participant(e)s se sont demandé quel était le retour attendu par l'aide apportée par FDH et la WBI. *«Il n'y a pas de cadeau gratuit, car quand on investit de l'argent, on attend des retombées financières»*, ont-elles/ils exprimé.

Cela a permis de débattre du rôle des ASBL en Belgique, et tout particulièrement des ONG, de leurs objectifs, ainsi que de parler des relations d'entraide entre le Nord et le Sud. A travers ces discussions, nous avons abordé les représentations que nous avons de part et d'autre, ce qui ouvre l'esprit à la compréhension des réalités diverses de chaque pays. Il faut noter qu'à la différence des jeunes sénégalais qui participent aux formations de Concept, les participant(e)s des groupes d'alphabétisation à Bruxelles ont des origines très diverses, ce qui constitue une grande richesse, mais qui peut aussi créer quelques difficultés lors des animations.



Après la discussion sur les représentations que nous avons les uns des autres, quelques apprenant(e)s ont dit : « *Nous devrions partir au Sénégal pour bien comprendre la réalité de ce pays et le rôle de l'ONG Concept afin de comprendre et de confronter notre réalité d'apprenants en alphabétisation avec la réalité des jeunes en alphabétisation au Sénégal* ». Pour eux/elles, il serait intéressant de créer un échange entre les deux groupes. Dans une telle initiative, ce ne serait plus uniquement les animateurs qui se déplaceraient et échangeraient, mais aussi les apprenants.

D'autres activités ont été programmées afin que l'animatrice Bigué puisse profiter du séjour en Belgique pour approfondir certains sujets tels que l'éducation populaire ainsi que la colonisation et la décolonisation. Soulignons, par exemple, la visite guidée au Musée de l'Afrique à Tervueren afin d'évoquer la décolonisation. D'autres activités ont également eu lieu, telles que des séances de réflexion et de discussion autour de

l'éducation populaire avec des ONG de coopération, ainsi qu'avec des animateurs et animatrices en Belgique ou venant du Guatemala et de la République démocratique du Congo. A ce propos, une des animatrices congolaises – Merveille Furaha – a exprimé qu'elle avait beaucoup apprécié la pratique de Concept. « *Ce que nous avons retenu de Concept, c'est le fonctionnement des groupes de jeunes qui réalisent des activités pour la collectivité. Nous gardons aussi, comme expérience de bonne pratique de Concept, le fait de profiter des rencontres plutôt spontanées des jeunes pour dispenser des formations diverses. Cette pratique nous a beaucoup inspirées, car les membres étaient vraiment soudés et solidaires, ce qui facilite les formations.* »

Un autre participant à cette rencontre – Pierre Wiertz - s'exprime sur l'importance de ces échanges entre représentant(e)s de cultures diverses mais ayant l'éducation populaire pour même mission : « *Une de ces belles et rares occasions de rencontre*

nous a été donnée lors de la séance d'échanges entre trois partenaires du Sud et quelques représentant(e)s d'associations belges qui ont tous et toutes une pratique en éducation populaire. Comme l'expliquèrent les membres de Concept, de l'APEF (Sud-Kivu, République démocratique du Congo) et d'ASERJUS (Guatemala), cette pratique peut revêtir des réalités bien différentes dans les contextes sociaux aussi divers de ces trois pays. Mais ce qui fut passionnant furent les discussions et les interpellations croisées de ces groupes aboutissant à des convergences ou même des suggestions parfois très pratiques.

Déjà impressionné par le courage et l'impact des leaders formés par ASERJUS pour lutter contre l'injustice faite aux communautés indigènes, pour la sécurité alimentaire et une meilleure gestion de l'environnement, je l'ai été tout autant par la réflexion commune des représentantes de l'APEF et de Concept sur les enjeux de formation de leurs publics-cibles respectifs – des femmes, des jeunes - avec un objectif comparable d'autonomie et d'amélioration des conditions de vie par le biais de la formation et du développement d'activités artisanales rentables.

Des thèmes convergents comme la pratique du micro-crédit et ses modalités, l'articulation de leurs actions avec la société civile dans leur contexte politique ont sans doute permis aux différents intervenants de repartir avec des idées nouvelles et des encouragements».

3. Quelques impressions générales sur l'échange

Réfléchir

Les différents jeux mis en place lors des animations ont été pertinents quant à la confrontation des stéréotypes du Nord envers le Sud et inversement. Ils ont systématiquement interpellé les participants et ont permis de développer

les sujets souhaités comme la solidarité, les objectifs du développement durable, les inégalités, l'interdépendance Nord/Sud, etc. Et surtout, les participants le diront : ces échanges ont également donné à chacun l'opportunité de prendre la parole.

Il est difficile de relater toutes les réactions des jeunes et des femmes tant en Belgique qu'au Sénégal. De nombreuses questions ont été posées sur les pays respectifs ainsi que sur les ONG, sur l'alphabétisation, sur ce type de projet, etc.

Voici deux exemples de réflexions intéressantes exprimées par les participant(e)s en Belgique : d'une part, pourquoi FDH et la WBI subventionnent-ils ce type de formation croisée ? Qu'attendent-ils en retour car il n'y a pas de cadeau gratuit. Et, d'autre part, pourquoi Concept qui travaille avec des jeunes ne les remet-il pas dans le circuit scolaire officiel ?

La sensibilisation et l'information reviennent souvent comme moyens également pour faire changer les mentalités comme, par exemple, pour le don de sang qui reste assez tabou au Sénégal. Et, plusieurs personnes ont exprimé l'idée que les réseaux sociaux peuvent être un support pour cette sensibilisation.

Lors de ces formations, il a fallu rester très attentif aux réactions et aux questions des apprenants. Au Sénégal, le dynamisme des jeunes était très présent, ainsi que les mots « collectif » et « solidarité » qui avaient beaucoup de sens pour eux. En Belgique, pour ces femmes qui se dévalorisent et qui vivent en retrait dans leur famille et leur quartier, ce sont les informations permettant de mieux comprendre et interpréter la réalité qui ont davantage de sens.



Former

Après l'exposé sur la mondialisation, les jeunes ont mieux compris les mécanismes qui la soutiennent. Ils ont cité comme exemple la concurrence déloyale entre une grande enseigne française et des petits producteurs locaux issus du secteur formel et/ou informel. Et ils ont souligné que même si on peut se sentir impuissant face à ces mastodontes, ensemble et collectivement, on peut amener des changements à notre niveau. *«Il ne faut pas nécessairement de grands moyens pour amorcer le changement».*

Développer un esprit critique

De nombreux débats ont pu être menés comme sur l'éducation, la collecte de sang, la place des femmes dans la société, les habitudes de consommation, etc. A ces occasions, les apprenants ont pu confronter leur vision des choses. Par ces discussions très animées, ils ont pu développer leur esprit critique et remettre en question leurs représentations tout en se positionnant sur des enjeux de société actuels.

Réfléchir à nos choix de tous les jours

Grâce à tous ces débats, ces confrontations d'idées, ces informations, les apprenants

peuvent faire des choix plus éclairés entre les différentes options qui se présentent à eux. Les exemples relatifs à l'alimentation sont les plus cités et permettent de faire le pas vers le changement de comportement.

Au Sénégal, la semaine de formation s'est terminée par des projets concrets et réalisables imaginés par les jeunes. Mais malheureusement, en raison du temps limité, ces projets n'ont pu être concrétisés. Quelques semaines de travail seraient encore nécessaires pour y parvenir. Ils pourront être repris et retravaillés par les jeunes aidés par Concept. Il faudrait aussi mieux comprendre les freins et les obstacles auxquels les jeunes sont confrontés afin que ces actions réussissent. La mise en pratique des projets permettrait également de faire évoluer au mieux les contenus de la formation.

En Belgique, il n'y a pas encore d'élaboration de projets de la part des apprenant(e)s et des animatrices, mais une première étape a été franchie, car elles/ils font un travail de reconnaissance de leurs compétences propres et de leurs qualités pour mener à bien des changements. Un groupe d'apprenantes a exprimé son souhait de voir se réaliser leur rêve d'aller sur place, au Sénégal, pour se confronter à la réalité du pays et apprendre davantage des jeunes sénégalais.



4. Réflexions finales

Le fait que deux animatrices belges se soient déplacées au Sénégal, soient allées écouter les jeunes et inversement, qu'une animatrice sénégalaise soit venue en Belgique pour animer des séances de formation selon ses propres méthodes et objectifs, donne du poids à la formation, surtout avec un public vulnérable. Les jeunes sénégalais et les apprenant(e)s en Belgique ont senti qu'ils/elles étaient important(e)s. Ils/elles se sont senti(e)s reconnu(e)s et valorisé(e)s. *«Le Nord est venu jusqu'à nous ; le Sud est venu jusqu'à nous. Alors, cela signifie que nous sommes importants pour l'autre»*. C'est un pont bien réel qui s'est construit entre le Nord et le Sud.

Un pont entre des jeunes qui ne se fréquentaient pas au Sénégal et qui portaient en eux beaucoup de représentations par rapport à l'autre. Un pont entre les apprenantes en Belgique qui se sont rendu compte qu'elles doivent s'entraider davantage. Un pont entre les animateurs du Sud et du Nord afin d'échanger sur les pratiques et la méthodologie d'animation. Tout le monde en ressort plus fort. En effet, cette

formation redonne de la motivation pour avancer dans les projets au Sénégal comme en Belgique ou pour initier de nouveaux projets dans la sphère de l'alphabétisation et de la formation fonctionnelle sur le terrain. Une des leçons importantes tirées de l'expérience pour tous et toutes les participant(e)s est que le changement commence par soi et qu'on n'a pas besoin de gros moyens pour *«faire bouger les choses»*. Ils/elles ont appris que si le changement commence par soi-même, ensemble on est plus fort pour initier d'autres changements.

Après cette formation et à partir des réflexions au Sénégal et en Belgique, d'autres ponts pourraient aussi être créés. Ce pourrait, par exemple, être le cas entre les apprenants du Sud et du Nord et aussi entre les animateurs et les apprenants à travers la réalisation d'un projet concret au Nord et au Sud. Une véritable confrontation des réalités de chacun. Il conviendrait de réfléchir aux modalités possibles pour mettre en place de telles initiatives.

Pour FDH, le simple fait de renouer avec une longue tradition visant à favoriser l'échange de visions et de bonnes pratiques entre différents partenaires Sud est déjà un objectif en soi, sachant que le résultat et l'impact des enseignements qui en ressortent sur le terrain sera toujours un plus pour les projets conduits par les organisations du Sud. Espérons que ceux-ci pourront être menés à terme ou se poursuivre dans les contextes politiques et économiques souvent difficiles de ces trois pays.

Cette formation est une étincelle dont nous savons qu'elle sera entretenue par les partenaires avec qui nous travaillons ici en Belgique et au Sénégal... et bien évidemment par FDH !

Partie II. Témoignages et impressions des animatrices impliquées dans cet échange

1. Bigué Ndao, animatrice de Concept

Pourquoi Concept a-t-il accepté de participer à ce projet «Regards croisés» ? Qu'en espérez-vous ? Le projet a-t-il répondu à vos attentes ?

Bigué Ndao (B.N.) : Les relations Nord/Sud, c'est un sujet très actuel. Ce n'est pas uniquement une question de Nord ou de Sud, mais une question de relation. On a envie de savoir ce qui se passe ailleurs et de connaître les parcours d'accompagnement. Nous avons tous les mêmes préoccupations, mais nous n'y répondons pas de la même façon. Il s'agit de comprendre comment les gens arrivent plus ou moins à se prendre en charge, à se débrouiller, de prendre conscience de leur parcours de remédiation. Ce qui est fondamental, c'est que nous sommes tous des êtres humains. Nous voulons aller à la découverte de ce qui se passe ailleurs, être à l'écoute. Le projet a totalement répondu à nos attentes. Nous avons vu concrètement comment cela se passe, comment les gens d'ici et d'ailleurs arrivent à travailler ensemble et à avoir une vision globale de ce monde. Nous voyons que des personnes en Belgique ou en France se préoccupent des autres comme ici au Sénégal. Ce qui nous lie, c'est que nous sommes ensemble. Ensemble, on essaye de voir comment chacun peut se faire une place dans la société, se faire accepter.

Avez-vous appris de nouvelles choses au niveau méthodologique ? Si oui, allez-vous les utiliser dans vos animations ?

B.N. : Nous avons appris des choses que nous essayons d'intégrer petit à petit dans notre façon de faire. Au Sénégal, nous faisons surtout de l'alphabétisation fonctionnelle. Nous travaillons les impacts de l'alphabétisation, ce qui a changé. Mais

nous avons remis en chantier les différents niveaux des groupes afin de mieux répondre aux demandes car nous avons vu qu'en Belgique, les participants intègrent des groupes différents selon leur niveau d'alphabétisation, ce qui n'est pas le cas chez nous. Sur le plan thématique, nous essayons d'intégrer des sujets dans les classes tels que l'environnement. Mais j'ai découvert aussi que nous avons une même façon de parler, de sensibiliser en termes de projet.

Avez-vous trouvé des similitudes entre les pratiques ?

B.N. : Nous sommes issus d'une même école : celle de Paulo Freire, l'éducation populaire. Nous partons de là aussi. Il existe des similitudes sur le plan de nos combats. Nos objectifs sont les mêmes. Nous sommes dans les salles de classe, mais nous allons également sur le terrain. Lorsque nous travaillons l'entrepreneuriat, nous voyons comment procéder, quelles sont les limites pour entreprendre, quelles sont les bonnes attitudes, etc. Nous organisons également des visites quand nous travaillons le thème de la femme et de la reproduction : nous allons voir les postes de santé, la sage-femme. En termes de cible et d'objectifs, le public en Belgique est en alphabétisation car l'objectif est de s'intégrer dans le pays. C'est un objectif clair. Les apprenants doivent connaître la langue du pays, savoir lire et écrire. Au Sénégal, le fait de ne pas savoir lire et écrire ne va pas freiner le jeune dans ses tentatives pour trouver sa place dans la société et il est essentiel de lui montrer l'importance d'être alphabétisé, de pouvoir rédiger une facture, un devis et de travailler en même temps la confiance en soi.

Que vous a apporté cet échange d'un point de vue personnel, d'un point de vue professionnel ?

B.N. : Cela m'a rendue plus fière de ma position, de mes idées. L'échange a souligné combien la personne est importante et se trouve au coeur des

grands combats. Chacun de nous est vecteur de changement et doit s'armer, s'informer pour y arriver. D'un point de vue professionnel, je trouve que nous devons mieux travailler ensemble. J'ai été surprise par la relation très franche entre les collègues en Belgique. Il me semble qu'au Sénégal, nous n'avons pas toujours cette ouverture et nous devrions avoir une vision d'ensemble plus claire, issue d'une confrontation d'idées respectueuse. Nous devons renforcer les liens de confiance entre collègues. C'est ce que j'ai pu faire avec Demba pendant mon séjour car comme il n'a pas pu venir vu qu'il n'avait pas obtenu son visa, je lui ai fait un compte rendu à distance tous les jours.

L'expérience a vraiment apporté un plus à notre relation professionnelle. Ce qu'on apprend ailleurs, on le transmet aussi aux autres. Cela renforce le lien entre les collègues et c'est important. J'ai beaucoup observé vos relations entre collègues et réfléchi à la manière dont nous portons notre institution.

Avez-vous une anecdote ou un fait à nous raconter qui s'est produit lors des animations en Belgique ?

B.N. : Le café zéro déchet, la manière de recycler les aliments et de penser l'alimentation : voilà des éléments positifs qui me reviennent à l'esprit. Cela me fait très plaisir d'en reparler, de repenser à cette façon de faire très rationnelle. C'est important que les gens aient cette façon de vivre. Nous, en Afrique, nous avons certaines visions de l'Europe : nous pensons notamment que les gens ont de l'argent et qu'ils mangent « sans se poser de questions ». Nous n'avons donc pas une vision exacte de ce qui se passe sur ce continent. Et je me suis dit : « Ça, c'est l'image que l'on a de l'autre, mais elle ne correspond pas à la réalité » et quand j'ai vu cette manière très rationnelle de recycler, cela m'a amenée à me poser beaucoup de questions.

Les jeunes au Sénégal ont-ils eu une attitude différente lorsqu'ils participaient aux animations de Frères des Hommes ?

B.N. : Non, pas fondamentalement, ils étaient très attentifs. Nous, on les connaît et ils nous ont toutefois surpris car même les plus « timides » se sont exprimés. Ce qui est à mon avis important, c'est que quand on parle, par exemple, de mondialisation et que c'est le public en Europe qui en parle, cela n'a pas le même impact. On est dans le regard croisé. C'est intéressant que ce soit vous qui fassiez ce type d'animation autour de ces thématiques qui concernent tout le monde.

Les apprenantes en Belgique ont-elles eu des attitudes ou réactions différentes de celles des femmes au Sénégal ? Si oui lesquelles ?

B.N. : Non, pas vraiment car les préoccupations, les combats des femmes au Sénégal et en Belgique sont les mêmes. Se battre pour une vie meilleure, s'occuper de sa famille, de sa maison, etc. J'ai été très émue par cette dame qui disait ne pas pouvoir aider ses enfants à faire leurs devoirs. C'est la même chose au Sénégal.

Recommenceriez-vous l'expérience ? Quelles améliorations apporteriez-vous au projet ?

B.N. : Oui, je recommencerais. Et si c'était à refaire, je demanderais plus de temps. On a l'impression de dire bonjour et au revoir en même temps. On n'a pas le temps d'approfondir les échanges. Avoir plus de temps, c'est aussi pouvoir mieux partager et découvrir l'autre.



2. Angélique Bert, animatrice de Frères des Hommes

Pourquoi FDH a-t-il proposé ce projet «Regards croisés» ? Qu'en espérez-vous ? Le projet a-t-il répondu à vos attentes ?

Angélique Bert (A.B.) : Développer un partenariat Nord/Sud, ce n'est pas uniquement soutenir des projets au Sud. Mais étant donné que nous travaillons avec un public en alphabétisation comme Concept, il était important d'échanger sur nos pratiques afin d'apporter une plus-value à notre travail, à notre méthodologie. La solidarité s'exprime également dans le partage de pratiques : nous avons à apprendre d'eux et inversement. Il s'agit d'aller voir ce qui se passe ailleurs, de confronter nos animations avec un autre public afin d'enrichir notre méthodologie et/ou nous conforter dans nos pratiques. En ce qui me concerne, c'est pouvoir mieux défendre mes opinions qui sont construites sur une réalité vécue et non plus sur des écrits. Ce projet a complètement répondu à mes attentes.

Avez-vous appris de nouvelles choses au niveau méthodologique ? Si oui, allez-vous les utiliser dans vos animations ?

A.B. : Pour commencer, j'ai appris qu'au Sénégal, Concept faisait surtout de l'alphabétisation fonctionnelle. Bigué a utilisé peu de supports, contrairement à nous qui avons beaucoup de « matériel ». Elle a eu souvent recours au questionnement avec pour objectif de valoriser les participants et de les mobiliser. Elle posait des questions bien ciblées et très directes alors que nous faisons très attention au choix des mots utilisés. Elle laissait beaucoup de place aux participants, rebondissait sur ce que les participants disaient ; elle ne se satisfaisait pas d'une réponse évasive. Elle arrivait, avec beaucoup de délicatesse et de douceur (ce que les femmes ont apprécié), à pousser leur raisonnement.

Avez-vous trouvé des similitudes entre les pratiques ?

A.B. : Oui, nous avons notamment vu qu'ici et là-bas, on prend le temps pour arriver à l'objectif fixé lors de l'animation, on ne répond pas à la place des jeunes ou des apprenants. On leur laisse la parole et celle-ci est importante. Les animateurs de Belgique ou du Sénégal donnent la parole à tout le monde dans un grand respect et une réelle écoute. Cela semble une évidence, mais pourtant ce n'est pas le cas partout. Des deux côtés, il y a eu un vrai échange d'idées et une véritable acceptation des points de vue de chacun. De plus, malgré le nombre de participants, cet objectif de donner la parole et de prendre le temps d'écouter tout le monde a été respecté ici et là-bas.

Que vous a apporté cet échange d'un point de vue personnel, d'un point de vue professionnel ?

A.B. : Cela m'a fait grandir car on croit connaître l'autre alors qu'en réalité, on a des représentations, des croyances. Aller sur le terrain permet de les confronter avec la réalité. Cela m'a apporté plus de

compréhension, une plus grande tolérance, une plus grande capacité d'écoute ainsi qu'une plus grande ouverture d'esprit encore. Ce type d'expérience est une vraie opportunité pour le «vivre ensemble». D'un point de vue professionnel, cela nous a amenés à revoir certaines façons de procéder et, sur d'autres aspects, cela nous a confortés dans la stratégie que l'on mène. Il apparaît que plus on fait ce type d'échange, mieux on prépare la coopération.

Avez-vous une anecdote ou un fait à nous raconter qui s'est produit lors des animations au Sénégal ?

A.B. : Au Sénégal, quand est venue sur le tapis la discussion sur la place de la femme dans la société, c'était très animé. Tout le monde avait son avis et voulait en faire part. Même le président Amadou avait son mot à dire et voulait se faire entendre ; il s'est levé non pas pour en imposer, mais pour s'exprimer. C'était bon enfant, mais en même temps, on ressent que c'est une société en pleine transition et en pleine mutation sur ce point de vue et que les avis peuvent encore fortement s'opposer.

Les jeunes au Sénégal ont-ils eu une attitude différente de celles des groupes que vous animez en Belgique ?

A.B. : Le fait de nous rencontrer a permis de déconstruire des représentations et les visions de part et d'autre. Nous avons vu que quand il existe la volonté de construire quelque chose, même si on est de milieux ou de pays différents, c'est possible. Construire ensemble, c'est ça la solidarité.

Les apprenantes en Belgique ont-elles eu des attitudes ou réactions différentes de celles des femmes au Sénégal ? Si oui lesquelles ?

A.B. : Les animations sur des thématiques comme la solidarité, la mondialisation et les relations Nord/Sud intéressent très fortement les femmes en Belgique. J'ai l'impression qu'elles sont contentes d'avoir des informations sur ces sujets, que ça les

fait réfléchir. Nos animations se déroulant sur un temps limité, il nous est difficile de savoir comment elles continuent à se mobiliser par la suite. Les contextes sont différents de part et d'autre. Au Sénégal, il s'agit de jeunes qui sont confrontés à des besoins criants, ce qui les contraint à avancer afin de construire leur futur. En Belgique, notre public est constitué de femmes plus âgées et leur contexte familial est généralement tout autre.

Recommenceriez-vous l'expérience ? Quelles améliorations apporteriez-vous au projet ?

A.B. : Oui, je recommencerais cette expérience mais dans ce cas, je souhaiterais avoir plus de temps pour aussi «sortir de la classe» et travailler sur le terrain un des projets concrets proposés par les jeunes. Les animations ont eu lieu dans une salle et donc, malgré les supports utilisés, c'était un partage d'idées. Nous étions davantage dans le discours. Avec plus de temps, on pourrait passer des intentions à la réalisation et être vraiment confrontés à la réalité du pays avec ses freins et ses atouts.

3. Catherine Verstraeten, conseillère pédagogique bénévole chez Frères des Hommes

C'est sur base de son expérience en tant qu'enseignante que Catherine s'est intégrée comme bénévole à l'équipe de Frères des Hommes. Nous l'avons interrogée sur la différence qu'elle constatait entre les jeunes belges et les jeunes sénégalais. Elle nous communique ici ses impressions. Nous les avons trouvées très intéressantes et nous souhaitons les faire connaître. Catherine nous avertit : ses impressions sont subjectives et ne prétendent pas relever de l'analyse scientifique. Il s'agit ici simplement de les partager. Voici ce qu'elle nous en dit :

«Bosses avec des jeunes belges et les éveiller aux grands enjeux de notre société, les interpeller, les sensibiliser, les former,

développer leur esprit critique afin qu'ils deviennent des citoyens responsables et s'engagent peut-être à construire une société plus juste a été un vrai plaisir pour moi et une grande richesse. J'ai essayé, durant toutes les années en tant qu'enseignante, de jeter les bases d'une réflexion et de donner les clés pour comprendre le «fonctionnement de notre monde» afin que nos jeunes deviennent des citoyens du monde et agissent pour un développement durable, c'est-à-dire un développement ici et ailleurs pour aujourd'hui et pour demain.

Le contexte des deux pays est complètement différent. D'une part, les Belges sont alphabétisés dès leur plus jeune âge. Ils sont confrontés à une obligation de cursus scolaire et, sur ce point, ils n'ont donc pas le choix : ils doivent aller à l'école et suivre un cours de géographie, par exemple, à raison de deux heures par semaine. Ils savent qu'ils vont être évalués en fin d'année. Ils sont obligés. L'école dans laquelle j'ai travaillé accueillait des élèves issus de la petite classe moyenne en général. D'autre part, les jeunes sénégalais qui se sont retrouvés devant nous étaient en décrochage scolaire pour la plupart, hormis quelques-uns qui poursuivaient des études. Il s'agissait d'un public issu des quartiers défavorisés de Dakar et en situation de grande vulnérabilité. Ils étaient tous là par choix. Ils étaient également sensibilisés à la citoyenneté mondiale par notre partenaire Concept. Les animations se sont déroulées pendant une semaine.

La pédagogie utilisée de part et d'autre était totalement différente. En Belgique, je me retrouvais seule devant les élèves assis à leur banc avec leur cahier dans lequel ils prenaient des notes. Je travaillais principalement avec des documents, textes, photos, vidéos, présentations en PowerPoint, etc. Il y avait toujours une question, un problème à résoudre comme point de départ. Au Sénégal, nous retrouvions les jeunes dans une très grande salle où ils étaient simplement assis. Nous étions deux à animer les

séances. Nous avons beaucoup eu recours au jeu afin de les dynamiser et une fois à un PowerPoint pour l'intégration de notions un peu plus théoriques. Par ailleurs, même si la langue officielle du Sénégal est le français, la langue utilisée par les jeunes est principalement le wolof. Si cet aspect n'a toutefois pas été un grand obstacle, il a tout de même constitué en partie un frein lors des échanges et débats. Heureusement, nous avons l'aide d'un interprète.

Arrivée au Sénégal

Malgré mes années d'expérience dans l'enseignement, je dois avouer que j'étais un peu stressée avant de commencer les animations au Sénégal. En effet, en Belgique, je connaissais le contexte et je pouvais anticiper les réactions du public. Je savais que je devais enseigner, mais aussi malheureusement «gendarmer». Au Sénégal, j'avais affaire à un nouveau public, avec des vies totalement différentes par rapport à nos jeunes (ex : certains Sénégalais étaient déjà mariés) et ils étaient bien entendu issus d'une autre culture. Toutefois, le premier jour, j'ai retrouvé l'ambiance «école». Des groupes de jeunes, téléphone mobile à la main, qui discutaient, rigolaient, échangeaient, partageaient. Un matin assez semblable en Belgique et au Sénégal, en fin de compte.

Les objectifs de cette formation au Sénégal étaient assez identiques à ceux que je poursuivais dans mon cours de géographie en Belgique. Ainsi, il s'agissait d'interpeller, sensibiliser, former et responsabiliser les jeunes. Au Sénégal, néanmoins, nous voulions absolument arriver à des idées de projets concrets que les jeunes pourraient mettre en place facilement. Et nous y sommes parvenues. J'ai juste un regret sur ce plan car les idées ont été développées, mais pas la concrétisation. Il nous aurait fallu une semaine de plus pour sélectionner un des projets et commencer à le mettre en œuvre. Nous avons donc cédé la main à Concept sur qui nous pouvions compter vu que ce sont des objectifs qu'ils poursuivent

aussi. Cela reste toutefois une petite frustration vu la motivation des jeunes.

Quelques constats

Mon stress du début s'est vite envolé car les jeunes Sénégalais devant moi étaient motivés, très attentifs. Je les trouvais très respectueux. Ils étaient véritablement à l'écoute, plus que les élèves belges, me semblait-il. Je pense que cette différence s'explique assez facilement par le fait que les jeunes en Belgique sont obligés de suivre le cours de géographie, alors qu'au Sénégal, ils étaient là par choix.

En Belgique, les jeunes posent systématiquement la question : « *A quoi ces connaissances vont-elles nous servir ?* ». La question de l'utilité revient de manière récurrente chez eux. Nos jeunes vivent dans un cocon et, pour la plupart, ils ne sont pas encore confrontés aux réalités de la vie. Ils sont pris en charge par leurs parents, n'ont pas trop de soucis. Ils bénéficient d'un confort de vie, même si, petit à petit, une prise de conscience se fait. Ils sont aussi en pleine recherche d'identité. Je ne dirais pas qu'ils ne manifestent pas d'intérêt car ils posent tout de même des questions, mais ils « oublient » une fois le cours terminé. Ils ne se sentent pas concernés par les problématiques abordées au cours, notamment en ce qui concerne les relations Nord/Sud. Ils connaissent ou découvrent les différences de développement, mais n'ont pas nécessairement envie de changer les choses. Cela leur semble éloigné de leur quotidien et de leur pays, même si je leur explique par de nombreux exemples que nous sommes interdépendants. Peut-être sont-ils encore trop jeunes ? Je dis cela car quand je revois des anciens élèves, certains me rapportent : « *Vos cours, Madame, étaient super intéressants. J'aurais dû écouter davantage* ». Peut-être ai-je semé des petites graines et l'engagement viendra-t-il plus tard ?

Au Sénégal, les jeunes semblent plus matures, heureux d'apprendre et de

découvrir car, malgré l'obstacle de la langue, ils ont posé beaucoup de questions et il y a eu également de nombreux échanges et débats. Peut-être que dans le contexte de grande vulnérabilité dans lequel ils se trouvent et dont ils veulent s'extraire, ils perçoivent davantage l'utilité de la formation. Ils ont très envie de prendre leur vie en main. Et c'est pour cette raison qu'ils sont présents, par choix, à la formation. Ils saisissent tout ce qui peut les aider. Cette joie d'être là, d'être ensemble, ils nous l'ont bien communiquée également. A plusieurs reprises, ils ont chanté, dansé de leur propre initiative. C'était une manière de dire que l'on était bien ensemble. Sur ce point, je dois l'avouer, je n'ai jamais vécu une telle ambiance en Belgique, même lorsqu'il y avait des moments de détente ou de connivence. Au Sénégal, la notion de collectif a plus de sens. Je m'explique : lorsque nous avons travaillé les objectifs du développement durable, nous l'avons fait par un travail de groupe. Et là, stupéfaction, ils se sont mis à discuter, rédiger, débattre et chacun prenait la parole. Bien sûr, il y avait un « facilitateur » mais tous avaient une place dans le groupe. En Belgique, j'ai de moins en moins utilisé le travail de groupe car souvent, il y avait un ou deux élèves qui s'investissaient, les autres attendaient que le travail soit réalisé. Au Sénégal, ils travaillaient en équipe avec enthousiasme. Amener les jeunes ou les femmes à développer des projets ensemble est un objectif de l'ONG Concept : ensemble, on est plus fort et cela s'est ressenti lors de ce travail de groupe.

En Belgique, nos jeunes veulent s'épanouir dans leur boulot, jouir de la vie, vivre l'instant présent, même s'ils savent que l'existence ne sera pas nécessairement facile. Ils sont à la recherche de sens. Beaucoup d'entre eux abandonnent un boulot rémunérateur en ville pour se tourner vers la campagne. Au Sénégal, les jeunes veulent survivre, vivre décemment, avoir un boulot qui leur permette de manger, nourrir la famille, se loger, etc. Mais j'ai entendu aussi des jeunes

Sénégalais parler de la campagne avec intérêt. Dans le cas des Belges, les besoins essentiels étaient, pour la plupart, satisfaits. Pour les jeunes sénégalais, ce n'était pas toujours le cas et pour eux, c'était le jeu de la débrouille qui les animait tous les jours. A mon avis, il s'agit là d'une très grosse différence entre les deux publics. Les Sénégalais ont les mêmes aspirations que les Belges, mais les réalités de vie sont totalement différentes. Au Sénégal, ils parlent «développement» et ils y aspirent, ils y croient. Nos jeunes parlent «épanouissement». Les jeunes sénégalais connaissent la dureté de la vie, ils la vivent et veulent s'en sortir. Je tiens de nouveau à dire que ceux avec qui nous avons travaillé proviennent de quartiers défavorisés. J'imagine que des jeunes sénégalais issus de la classe moyenne ou supérieure n'ont pas le même ressenti et les mêmes aspirations.

Au Sénégal, les jeunes connaissent bien le fonctionnement de leur pays, les difficultés auxquelles ils sont soumis, comme par exemple la corruption, le clientélisme. L'une d'entre eux nous dira : *«Je fais des études pour être puéricultrice, mais je ne suis pas certaine de décrocher un boulot car je suis une femme et on place des gens incompetents dans cette fonction par clientélisme»*. Néanmoins, elle est prête à se battre pour y arriver et ne renonce pas. Ainsi, les Sénégalais sont davantage disposés, me semble-t-il, à changer leur société.

Quant aux Belges, je ne dirais pas qu'ils ne sont pas conscients des difficultés, mais ils semblent plus fatalistes. Ils ont l'impression de se trouver devant un mastodonte difficile à faire bouger. Combien de fois ne m'ont-ils pas dit : *«Mais, que pouvons-nous y faire ? Comment changer les choses ?»* Ils sont souvent démotivés et il leur semble vain de se battre. Les jeunes Sénégalais aspirent au développement comme leur grand frère «la Chine», disent-ils. Si la Chine a pu s'extraire du mal-développement, ils disent pouvoir y arriver aussi. Ce que j'ai ressenti aussi chez eux, c'était leur attachement à

leur pays. Ils ont envie de faire bouger les choses pour eux, mais aussi pour le pays. Ils sont moins fatalistes. Les Belges aspirent à beaucoup de choses telles qu'un travail pour la plupart, mais surtout à un développement personnel.

Toutefois, il existe des sujets qui sont communs et préoccupent les jeunes du Sénégal et de Belgique, comme le dérèglement climatique, la pollution. Ce sont des thèmes qui ont été choisis par les Sénégalais quand on a abordé les objectifs du développement durable et pour lesquels ils ont cherché des solutions concrètes à mettre en œuvre. En Belgique, il y a eu les marches pour le climat. Cet élan des jeunes a été impulsé par Greta Thunberg. On sent qu'ils ont besoin de défis, de grandes causes à défendre. Ils ont besoin de sortir de leur confort. Je pense que si nos jeunes se sont mobilisés, c'est parce qu'ils se sont sentis utiles, qu'ils ont pris conscience qu'ils n'étaient pas seuls et qu'il existait une solidarité mondiale. Le mot «ensemble» pour une même cause était important. Ils ont pris conscience que l'avenir, c'était eux et qu'il fallait s'unir. Les Sénégalais sont, je pense, dans la même logique, même s'ils ont plus de défis à résoudre, comme celui de se nourrir. En outre, ils sont conscients que le dérèglement climatique a des répercussions sur leur vie de tous les jours car ils en subissent déjà des conséquences de plein fouet, comme la dégradation de l'agriculture au Sénégal, par exemple. Nos jeunes évoluent davantage dans des concepts, me semble-t-il. Les Sénégalais sont plus dans la réalité, dans le concret. Ils ressentent encore davantage l'urgence de la nécessité des changements à mettre en place. Et les jeunes que nous avons devant nous, malgré l'ampleur du travail, étaient prêts à faire leur part.

«Si les jeunes d'ici et là-bas pouvaient échanger entre eux, qu'est-ce que tu penses que les Belges pourraient apporter aux jeunes Sénégalais et vice-versa ?» Voilà une question très intéressante, mais à laquelle il est extrêmement difficile de

répondre. Je vais toutefois essayer d'apporter quelques réflexions.

Ce qui me vient spontanément à l'esprit, c'est le dynamisme, la motivation et la détermination des jeunes sénégalais, alors que si on demande à nos Belges de quoi ils ont envie, on se trouve souvent face à un «*J'ai envie de rien*». L'envie, classiquement définie comme l'expression d'un manque, se manifeste quand on est privé de quelque chose. Peut-être que nos jeunes sont comblés. Pourtant, je relativise immédiatement ces termes car ils peuvent aussi se mobiliser. Mais peut-être ont-ils besoin d'un déclic, d'un «mentor».

Lorsque j'organisais des journées «environnement» à l'école, je me souviens qu'ils étaient partie prenante et s'investissaient. Nos jeunes ne sont pas insensibles mais manquent de concret. Je ne sais pas si un groupe peut apporter quelque chose de spécifique à l'autre, mais je me dis que c'est dans l'échange que les choses doivent se passer : parler de leurs succès et de leurs échecs et se rendre compte de l'universalité des préoccupations. Je pense que l'important serait de commencer par échanger les points de vue sur leur quotidien, même s'ils en ont une idée par médias interposés. Se raconter, exprimer leurs difficultés, leurs joies, avoir un vrai témoignage des réalités de chaque pays. Ils pourraient évoquer leur vécu, par exemple en termes d'égalité des sexes, sujet qui a été largement débattu au Sénégal et qui est particulièrement encore polémique. Tellement polémique que tout le monde avait son mot à dire et qu'ils se sont mis à parler wolof. Ils pourraient ainsi échanger, confronter leurs visions dans ce domaine avec bienveillance, déterminer ensemble ce que chacun peut apporter à l'autre, remettre en question ses propres croyances sans imposer son point de vue.

Les sujets à aborder ne manqueraient pas : le dérèglement climatique et ses conséquences dans chaque pays et surtout, les solutions que chacun met en place. Ou encore, on pourrait évoquer la place de la religion au Sénégal et en Belgique, etc. Je

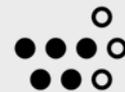
pense que cet échange pourrait être une porte vers une plus grande entente et une plus grande tolérance. Ils pourraient refaire le monde avec des solutions venant des deux pays, des solutions concrètes pour vivre le quotidien d'un côté comme de l'autre en respectant les différences et les cultures. Et peut-être que les mots «solidarité» et «ensemble» ne seraient plus vains. La confrontation de pensées, de fonctionnements différents, de solutions différentes est souvent porteuse de richesse. C'est ainsi que l'on peut réaliser qu'il n'y a pas une seule manière de répondre à un problème et qu'il est bon de remettre en question nos certitudes.

Si nos jeunes belges semblent blasés, plongés dans un négativisme où les nouvelles ne sont pas bonnes d'où qu'elles viennent, qu'ils semblent avoir renoncé pour beaucoup et vivre selon l'adage «On n'a que le bien qu'on se fait», ils ne sont toutefois pas insensibles et peuvent se mobiliser. C'est dans le concret, je pense, qu'ils peuvent s'apporter des choses, dans la discussion d'égal à égal. C'est peut-être une utopie mais je crois que comme lors de la mobilisation mondiale pour le climat, on peut faire confiance à nos jeunes. Mais avant tout, il faut se connaître. Peut-être ce texte donne-t-il l'impression de parler beaucoup des représentations, des stéréotypes véhiculés concernant nos jeunes et les jeunes de là-bas. Je rappelle qu'il ne s'agit pas d'une étude, mais simplement du reflet de mon expérience d'enseignante en Belgique, d'une part, et de ma petite expérience au Sénégal avec 30 jeunes, d'autre part. Dans les généralisations, on perd bien évidemment l'expression des nuances...».

Frères des Hommes
ASBL N° 0461977940, BRP Bruxelles
Rue Renkin 2, 1030 Bruxelles
Téléphone :32 02 512 97 94
BE48 2100 8359 2127
fdhbel@skynet.be
www.freresdeshommes.org



CONCEPT



Wallonie - Bruxelles
International.be



Frères des Hommes Belgique est une ONG (Organisation Non Gouvernementale) de coopération et de solidarité internationale, apolitique et non-confessionnelle, qui fait partie du réseau européen de Frères des Hommes.

FDHB vise à construire un développement durable basé sur la justice sociale et économique et la solidarité entre peuples et entre générations :

- En soutenant des projets dans divers domaines (agriculture écologique, formations technique et à la citoyenneté mondiale, économie sociale...), tout en sachant que ce sont les partenaires du Sud qui définissent leurs propres besoins et proposent leurs solutions
 - En sensibilisant le Nord aux problèmes du développement et en favorisant les échanges Nord/Sud.

Frères des Hommes ne se place pas comme un «organisateur du développement» mais bien comme un partenaire des organisations du Sud qui encourage les initiatives locales en faveur d'un véritable développement. Les échanges d'expériences novatrices des organisations de la société civile du Sud et du Nord sont également un objectif que se donne FDH car, depuis des années, l'association met en évidence l'interaction directe entre le modèle actuel de mal-développement et les graves problèmes qui en découlent pour la majorité de la population mondiale.

Pour accomplir sa mission, FDHB est soutenu par des particuliers qui adhèrent aux valeurs de l'association. Elle reçoit également le soutien des pouvoirs subsidiaires, des fondations et des fonds privés.